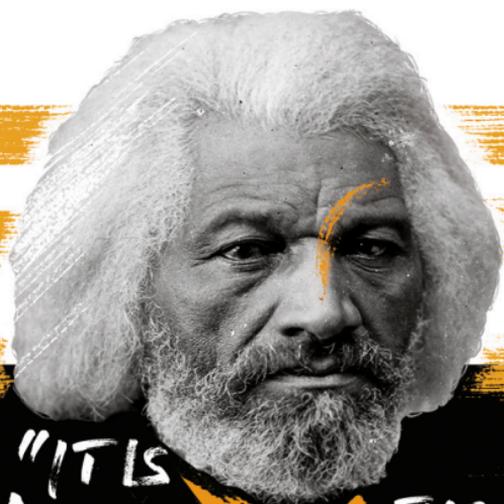


PETITE BIBLIO
PAYOT
CLASSIQUES

FREDERICK DOUGLASS

VIE D'UN ESCLAVE AMÉRICAIN, ÉCRITE PAR LUI-MÊME



"IT IS NOT LIGHT THAT IS NEEDED BUT FIRE; IT IS NOT THE GENTLE SHOWER BUT THUNDER. WE NEED THE STORM, THE WHIRLWIND, AND THE EARTHQUAKE"

« Dès ce moment je compris le chemin qui mène de l'esclavage à la liberté. »

Les luttes pour l'égalité et la justice portées au xx^e siècle par Rosa Parks, Martin Luther King ou Malcolm X, et plus récemment par Black Lives Matter, ont une longue histoire qui débute avec le combat pour l'abolition de l'esclavage. Les militants noirs y tiennent une place essentielle. À l'époque, Frederick Douglass est le plus célèbre d'entre eux. C'est en 1845, avec le récit de ses années d'esclavage, qu'il acquiert la notoriété. Soutenue par d'indéniables qualités narratives, cette autobiographie est aussi la meilleure introduction à un homme qui a laissé son empreinte sur des champs aussi divers que la politique, la littérature et la philosophie, le journalisme et l'art oratoire.

La présente édition de l'autobiographie de Frederick Douglass est enrichie du récit – inédit en français – de son évasion, un récit qu'il n'accepta de faire qu'en 1881, vers la fin de sa vie.

FREDERICK DOUGLASS
AUX ÉDITIONS PAYOT

Liberté pour l'esclave. Discours du 5 juillet 1852
Vie d'un esclave américain, écrite par lui-même

Voir également :

Sojourner Truth, *Et ne suis-je pas une femme ?*

Sojourner Truth, *L'Histoire de ma vie*

Harriet Tubman, *Mémoires*

Hannah Crafts, *Autobiographie d'une esclave*

Georges Dawson, *Life is so good*

Frederick Douglass

**Vie d'un esclave américain,
écrite par lui-même**

suivi de

Mon évasion

*Traduction de l'anglais (États-Unis)
par Kate Parkes,
révisée par Michaël Roy*

Préface de Michaël Roy

PETITE BIBLIO
PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Cet ouvrage porte le numéro 1171 dans la collection
« Petite Bibliothèque Payot »

Conception graphique de la couverture : Sara Deux
Illustration : © Jackie Doan.
Photo : © Granger Historical Picture Archive /
Alamy Stock Photo

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022
pour la préface, la traduction du texte inédit
et la présente édition

ISBN : 978-2-228-93047-5

PRÉFACE

Leçon de résistance

Par Michaël Roy

Le 15 septembre 1886, Frederick Douglass, accompagné de sa seconde femme, Helen Pitts Douglass, embarque à bord du *City of Rome*, le luxueux paquebot qui doit le mener en Europe. Ce n'est pas la première fois que cet ancien esclave, devenu militant abolitionniste puis figure littéraire et politique de renom, traverse l'Atlantique. À deux reprises il s'est rendu dans les îles Britanniques, en 1845-1847 et en 1859-1860, où il a tenu de nombreux meetings antiesclavagistes ; les Anglais, qui ont alors aboli l'esclavage dans leurs propres colonies, soutiennent la cause antiesclavagiste étatsunienne et font excellent accueil aux militants noirs qui viennent leur rendre visite. Cette fois-ci, c'est en touriste, et sans se limiter aux îles Britanniques, que Douglass prévoit de visiter le Vieux Continent. Son périple de près d'un an le mène de l'Angleterre à la Grèce en passant par la France, l'Italie et la

Suisse ; Douglass pousse même jusqu'à l'Égypte. Partout il s'émerveille ou bien s'étonne de ce qu'il voit, comme c'est le cas à Paris, où il passe plus de deux mois. Comme tant d'autres Américains avant et après lui, Douglass grimpe en haut de Notre-Dame, il arpente les couloirs du musée du Louvre, il flâne sur les Grands Boulevards. Mais son Paris n'est pas qu'un Paris de carte postale : c'est aussi celui d'un homme qui toute sa vie a lutté contre l'esclavage et pour les droits des Noirs. Ainsi Douglass insiste-t-il pour aller voir une statue de Lamartine, signataire du décret d'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises en 1848, nouvellement érigée dans un square du 16^e arrondissement. Mieux, il rencontre le rédacteur de ce décret, le sénateur Victor Schœlcher, désormais âgé de quatre-vingt-deux ans. Dans l'intimité du bureau de Schœlcher, ces deux vétérans de la cause abolitionniste se remémorent leurs combats respectifs. À Paris, Douglass finit par se rencontrer lui-même. Alors qu'il visite la Bibliothèque nationale, on l'invite à prendre place en salle de lecture et on lui apporte un exemplaire de l'un de ses livres en traduction. « Dans ce lieu j'ai compris ce qu'est la liberté en France, et je me suis senti homme parmi les hommes¹ », dira-t-il à son retour d'Europe.

1. Frederick Douglass, « My Foreign Travels », in John W. Blassingame et John R. McKivigan (éd.), *Frederick Douglass Papers*, série n° 1, *Speeches, Debates, and Interviews*, New Haven, Yale University Press, 1992, t. 5, p. 301. Sauf indication contraire, je traduis.

Connu et respecté en France de son vivant, Frederick Douglass a largement été oublié du public français, plus au fait des luttes africaines-américaines pour l'égalité et la justice portées au xx^e siècle par Rosa Parks, Martin Luther King Jr. ou Malcolm X¹. Ces luttes, que poursuivent aujourd'hui les militantes et militants du mouvement Black Lives Matter notamment, ont une longue histoire, qui commence avec le combat pour l'abolition de l'esclavage. Les Noirs y tiennent dès le début une place essentielle. Dès la fin du xviii^e siècle, des hommes et des femmes nés libres ou bien émancipés se mobilisent pour dénoncer l'esclavage, mais aussi ce qu'ils appellent le « préjugé de couleur », qui fait des Noirs libres du Nord des citoyens de seconde zone, privés de leurs droits fondamentaux, sujets aux brimades, à la caricature, aux violences. Tout au long du xix^e siècle, les représentantes et représentants de ce « premier mouvement pour les droits civiques² » exposent leurs arguments et formalisent leurs idées dans une multitude de textes : écrits théoriques publiés sous forme de livres, articles parus dans les premiers organes de presse africains-américains, récits autobiographiques, poèmes, œuvres de fiction. Toutes

1. Voir Caroline Rolland-Diamond, *Black America. Une histoire des luttes pour l'égalité et la justice (xix^e-xx^e siècle)*, Paris, La Découverte, 2016.

2. Kate Masur, *Until Justice Be Done : America's First Civil Rights Movement, from the Revolution to Reconstruction*, New York, W. W. Norton, 2021.

les ressources de l'écrit sont mises au service d'une critique de la démocratie étatsunienne et d'une redéfinition des Lumières au prisme des enjeux de race, mais aussi de genre et de classe, dont ces penseuses et penseurs noirs perçoivent d'emblée l'imbrication. Frederick Douglass est le plus éminent d'entre eux, et le récit de ses années d'esclavage qu'il publie en 1845, *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave, Written by Himself*, l'un des textes classiques de la tradition intellectuelle et littéraire africaine-américaine.

Principalement diffusé au sein des cercles abolitionnistes à l'époque de sa publication, le récit de Douglass est redécouvert à partir des années 1960, lorsque sont créés les premiers départements d'études africaines-américaines à l'université. Le texte de Douglass ne devient pas pour autant un simple objet d'analyse « refroidi » par le temps. Il continue d'inspirer les luttes émancipatrices du moment, celles des activistes du Black Power par exemple : en 1969, Angela Davis en fait le support du cours de philosophie qu'elle dispense à l'université de Californie à Los Angeles (UCLA)¹. Aujourd'hui encore, la figure de Douglass est régulièrement invoquée par toutes celles et ceux qui dénoncent les violences policières, l'incarcération massive des Africains-Américains et la persistance des inégalités raciales. En 2018, à l'occasion du

1. Angela Y. Davis, « Lectures on Liberation », in Neil Roberts (dir.), *A Political Companion to Frederick Douglass*, Lexington, University Press of Kentucky, 2018, p. 107-134.

bicentenaire de la naissance de Douglass, l'avocat et activiste Bryan Stevenson, fondateur de l'Equal Justice Initiative, préfaçait une nouvelle édition de *Narrative of the Life of Frederick Douglass*. En 2020, dans le contexte d'une flambée de mobilisation antiraciste aux États-Unis, un portrait de Douglass – parmi des portraits d'Harriet Tubman, Billie Holiday et George Floyd – se trouvait projeté sur un monument de Virginie à l'effigie du général confédéré Robert E. Lee, défenseur de l'esclavage et de la suprématie blanche. C'est dire si Douglass reste un emblème pour les jeunes générations militantes, quand bien même certaines personnalités conservatrices s'efforcent de désamorcer les aspects les plus radicaux de sa pensée pour mieux l'accaparer. *Narrative of the Life of Frederick Douglass* est le premier écrit substantiel publié par Douglass, et la première des trois autobiographies qu'il publia au cours de sa vie, avec *My Bondage and My Freedom* (1855) et *Life and Times of Frederick Douglass* (1881). Ce récit offre un précieux point d'entrée dans l'œuvre foisonnante et multi-forme d'un homme qui a laissé son empreinte sur des champs aussi divers que la politique, la littérature et la philosophie, l'art oratoire, le journalisme et la photographie.

De l'esclavage (et de son abolition) en Amérique

L'histoire personnelle de Frederick Douglass est intimement liée à l'histoire de l'esclavage et de

son abolition aux États-Unis. L'esclavage est, au sortir de la guerre d'Indépendance (1775-1783), une institution menacée. Philosophiquement d'abord : dans un pays où résonnent encore les appels à la liberté, et dont la Déclaration d'indépendance (1776) affirme que « tous les hommes sont créés égaux », une telle institution fait figure d'aberration. Les esclaves eux-mêmes le savent bien, qui dans plusieurs pétitions demandent à la nation de se mettre en conformité avec ses principes égalitaires. De fait, les États du Nord, parfois largement impliqués dans l'économie esclavagiste mais dont l'économie ne repose pas entièrement sur ce système, adoptent un à un des lois d'émancipation graduelle qui débouchent sur une lente extinction de l'esclavage dans ces régions entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle. Certains États septentrionaux du Sud – le Maryland, où grandira Douglass, la Virginie et le Delaware – songent un temps à s'engager sur cette voie. L'économie du tabac, qui a fait leur prospérité, est en crise sous l'effet de la surproduction et de l'épuisement des sols, et les planteurs ont amorcé une transition vers une agriculture céréalière ne nécessitant pas une main-d'œuvre aussi abondante.

Une innovation technologique change la donne : en 1793 est inventée l'égreneuse à coton, qui facilite l'opération consistant à séparer les graines du coton de sa fibre ; il devient envisageable de cultiver le coton sur de grandes surfaces et en grande quantité. Dix ans plus tard, le président Thomas

Jefferson achète justement à la France, pour une bouchée de pain, cette immense région qu'on appelle alors la Louisiane, soit le tiers central des États-Unis actuels, doublant ainsi la taille du territoire national. Dès lors, la culture du coton – et l'esclavage avec elle – s'enracine dans les États du Sud profond (Caroline du Sud, Géorgie) et s'étend vers l'ouest (jusqu'au Texas) à la faveur de l'expansion territoriale. Même les États septentrionaux du Sud ont tout intérêt à sauvegarder l'institution, puisqu'ils peuvent désormais faire commerce de leurs esclaves avec des planteurs de coton avides de main-d'œuvre : c'est ce qu'on appelle la traite intérieure des esclaves, dénoncée par Douglass dans l'un de ses discours les plus célèbres. « Mes chers concitoyens, déclare-t-il à son public en 1852, ce trafic meurtrier se poursuit aujourd'hui dans cette république tant vantée¹. » Pour l'historiographie récente, cette renaissance de l'institution esclavagiste est au cœur du système capitaliste états-unien, qui n'aurait pu décoller sans elle. Première industrialisation et intensification de l'esclavage vont de pair : c'est le coton cultivé dans le Sud qui alimente l'industrie textile du Nord, et au-delà de la Grande-Bretagne, de la Belgique et de la France. Les immenses profits ainsi engendrés irriguent l'économie nationale (et internationale), depuis les plantations de Louisiane jusqu'aux usines de

1. Frederick Douglass, *Liberté pour l'esclave. Discours du 5 juillet 1852*, traduit par Françoise Bouillot, Paris, Payot, 2022, p. 70.

Nouvelle-Angleterre, via les banques et les compagnies d'assurances new-yorkaises¹.

L'esclavage, qui plus est, est promu au plus haut niveau. Les premiers présidents des États-Unis sont tous de grands propriétaires terriens, dont certains détiennent des centaines d'esclaves. La Constitution des États-Unis, rédigée en 1787, contient plusieurs dispositions visant à protéger les intérêts esclavagistes et ayant pour effet de renforcer le pouvoir politique des propriétaires d'esclaves : par la clause dite des trois cinquièmes, les esclaves sont comptabilisés (aux trois cinquièmes) pour le calcul de la représentation à la chambre basse du Congrès et au collège électoral, ce qui garantit aux États du Sud un poids politique d'autant plus fort qu'ils feront fructifier leur patrimoine humain ; la clause sur les esclaves fugitifs, quant à elle, facilite le retour d'un ou d'une esclave en fuite à son maître, quand bien même il ou elle aurait fui dans un État libre. Pour un certain nombre d'abolitionnistes radicaux, et notamment pour Douglass pendant ses premières années de militantisme, la Constitution fédérale est irrémédiablement entachée de ces compromissions avec l'esclavage. Elle mériterait d'être « déchiquetée en un millier de morceaux² », affirme Douglass en 1847.

1. Nicolas Barreyre et Alexia Blin, « À la redécouverte du capitalisme américain », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 54, 2017, p. 135-148.

2. Frederick Douglass, « Country, Conscience, and the Anti-Slavery Cause », in John W. Blassingame (éd.), *Frederick*

Le militant prendra plus tard ses distances avec une telle lecture de la Constitution et s'intéressera au contraire aux éléments du texte qui semblent délégitimer l'esclavage, soulignant par exemple que les mots « esclave » et « esclavage » n'y apparaissent pas une seule fois (il est fait usage de périphrases). La pensée de Douglass est une pensée en mouvement, qui a évolué tout au long de sa carrière, au fil des lectures, des rencontres et de ses propres réorientations stratégiques.

La pratique de l'esclavage et sa promotion au niveau fédéral suscitent des oppositions vives dans la société civile. Des Africains-Américains et des Blancs progressistes se mobilisent tantôt de manière concertée, tantôt séparément, contre un système déshumanisant et violent, contraire aux principes républicains et aux préceptes chrétiens. Après un premier moment de contestation sur fond de Révolution américaine, les années 1830 voient déferler une deuxième vague abolitionniste, impulsée par des militantes et militants qui demandent l'abolition immédiate de l'esclavage et souhaitent faire advenir une démocratie interr raciale. Parmi les figures de proue de ce grand mouvement social, matrice des mouvements sociaux contemporains, on peut citer William Lloyd Garrison, fondateur du journal abolitionniste *The Liberator* en 1831 et de l'American Anti-Slavery Society en 1833, et Frederick Douglass. La communauté abolitionniste

Douglass Papers, série n° 1, *Speeches, Debates, and Interviews*, New Haven, Yale University Press, 1979, t. 2, p. 60.

qui se fédère pendant ces années est diverse : elle réunit des femmes et des hommes, des Noirs et des Blancs, des anciens esclaves et des Noirs libres, des natifs du Nord comme du Sud, des ouvriers, des membres de la classe moyenne et quelques riches philanthropes. Leur combat antiesclavagiste et anti-raciste s'intègre à un faisceau de luttes connexes contre d'autres formes d'oppression, aux États-Unis et ailleurs dans le monde. Droits des femmes, condition des travailleurs, critique du capitalisme, anti-impérialisme : les plus radicaux des abolitionnistes étatsuniens pratiquent une « convergence des luttes » avant l'heure, et Douglass lui-même, qui fut tout au long de sa vie un allié de la cause féministe, se situe à l'intersection de plusieurs de ces luttes. Le radicalisme du mouvement abolitionniste est aussi ce qui en fait l'un des mouvements les plus controversés de son temps. Jusqu'à la guerre de Sécession (1861-1865), se déclarer abolitionniste, c'est s'exposer à la critique, à des invectives, à la menace et parfois aux coups. En 1843, à Pendleton, dans l'Indiana, Douglass est passé à tabac lors d'un meeting antiesclavagiste interrompu par un groupe de perturbateurs avinés. Ses blessures à la main droite sont telles qu'il ne recouvrera jamais sa dextérité naturelle.

Témoigner, dénoncer

À partir des années 1840, les anciennes et anciens esclaves deviennent des personnalités de

premier plan au sein du mouvement abolitionniste. De nombreux fugitifs et quelques esclaves ayant racheté leur liberté se produisent sur la scène antiesclavagiste, et souvent publient le récit de leur servitude, de Frederick Douglass à Harriet Jacobs en passant par William Wells Brown, Henry Bibb et Sojourner Truth. Tous ont vécu les horreurs de l'esclavage, quand ils n'en portent pas encore les séquelles, dos lacéré ou membre mutilé : leur critique de l'institution a d'autant plus de poids qu'elle s'ancre dans une expérience individuelle, dont les détails sont relatés aux divers publics devant lesquels ils et elles s'expriment. À rebours des propos lénifiants tenus par les esclavagistes, qui vantent les prétendus bienfaits de l'institution pour les esclaves, ces hommes et ces femmes montrent l'esclavage pour ce qu'il est vraiment, à savoir un système d'assujettissement, d'exploitation et de destruction des corps noirs. L'ordre et la discipline sur la plantation ne peuvent être maintenus que sous la menace de sévices dont ces témoignages donnent à voir la triste variété. Dès le premier chapitre de son récit, Douglass décrit le supplice infligé à sa tante Hester après qu'elle a désobéi aux ordres de son maître : « Après avoir retroussé ses manches, il commença à la flageller, et bientôt le sang chaud et rouge tomba goutte à goutte sur le plancher, avec les cris déchirants qui sortaient de la bouche de la victime, et les jurons affreux qui s'échappaient de celle du bourreau. » La violence joue ici une double fonction, punitive pour la tante Hester, « éducative » pour le jeune Frederick,

témoin d'une scène à jamais gravée dans son esprit. De telles scènes sont légion dans les récits autobiographiques d'anciennes et anciens esclaves, et visent à provoquer colère et indignation. Pour celles et ceux qui les racontent, elles restent pourtant toujours en deçà de la vérité. « Un livre d'un millier de pages ne suffirait pas à dire toutes les larmes que j'ai versées, et les épreuves que j'ai endurées¹ », écrit Lewis Clarke dans un récit publié la même année que celui de Douglass. Quatre ans plus tard, Henry Bibb conclut pour sa part au caractère fondamentalement indicible de l'esclavage : « Ni langue ni plume n'a jamais dit, ni ne pourra dire les horreurs de l'esclavage en Amérique². »

Dans le même temps, les anciens esclaves insistent sur leur capacité de résilience et leurs actes de résistance, preuve de leur humanité. Les historiens ont depuis longtemps rangé sous le vocable de « résistance » des formes variées d'opposition à l'institution esclavagiste, dont le récit de Douglass offre un large éventail : en apprenant clandestinement à lire et à écrire lorsqu'il n'est plus possible de le faire au grand jour, en répliquant aux coups du « dompteur d'esclaves » Edward Covey, en s'évadant au Nord, Douglass signifie son refus

1. *Narrative of the Sufferings of Lewis Clarke*, Boston, David H. Ela, 1845, p. 15.

2. *Récit de la vie et des aventures de Henry Bibb, esclave américain, écrit par lui-même* (1849), édité et traduit par Sandrine Ferré-Rode et Anne-Laure Tissut, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2018, p. 104.

de se plier à l'ordre esclavagiste et sa volonté de s'affirmer en tant qu'homme (au regard de la loi, les esclaves sont considérés comme des biens meubles). Le récit lui-même est le produit d'un acte ultime de résistance. La prise de parole publique, l'écriture et la publication d'un récit autobiographique parachèvent l'émancipation physique de l'esclave : en articulant un discours à la première personne, l'individu anciennement asservi reprend symboliquement possession d'une identité dont il ou elle a été dépossédé¹. Par leurs qualités littéraires, les récits autobiographiques tels que celui de Douglass contredisent également les discours racistes sur l'infériorité intellectuelle présumée des Noirs. C'est ce que vient souligner la mention « écrit par lui-même/elle-même », qui figure à l'époque sur les pages de titres de nombreux ouvrages – des récits d'esclaves notamment – écrits par des auteurs et autrices au niveau d'éducation *a priori* limité. « Il s'agit d'un texte de haute tenue, écrit la journaliste féministe Margaret Fuller dans sa recension du récit de Douglass pour le *New York Tribune*, et de ce point de vue il offre un précieux exemple des aptitudes de la race noire, que le préjugé persiste à nier². »

Le discours des anciens esclaves dépasse cependant le seul cadre du témoignage ou du spécimen.

1. Voir William L. Andrews, *To Tell a Free Story : The First Century of Afro-American Autobiography, 1760-1865*, Urbana, University of Illinois Press, 1986.

2. *New York Tribune*, 10 juin 1845.

Frederick Douglass, William Wells Brown, Sojourner Truth et beaucoup d'autres élaborent dans leurs allocutions et dans leurs écrits une critique radicale du système esclavagiste et des prétentions démocratiques étatsuniennes. Le passage de la description à la dénonciation ne se fait d'ailleurs pas sans quelque difficulté en ce qui concerne Douglass. En 1841, celui-ci commence à éprouver une certaine lassitude alors qu'il donne depuis plusieurs mois des discours inspirés de son expérience personnelle : « Cela ne me suffisait pas de raconter les torts que j'avais subis ; je voulais les dénoncer¹ », écrit-il dans sa deuxième autobiographie. « Donnez-nous les faits, lui répondent les abolitionnistes blancs avec lesquels il collabore, nous nous chargerons d'en tirer une philosophie². » Tout au long de sa carrière, Douglass mêlera en réalité ces différents registres – biographique, polémique et philosophique –, retravaillant inlassablement le matériau de sa vie dans plusieurs récits autobiographiques, et faisant de son expérience de l'esclavage le point de départ d'une riche pensée politique à visée critique interrogeant les notions de droit, de démocratie, d'humanité et de pouvoir. C'est dans ses discours qu'elle se déploie le plus librement, par exemple dans celui que Douglass prononce à Rochester en 1852 à l'occasion de la fête nationale. Invité par une association antiesclavagiste

1. Frederick Douglass, *My Bondage and My Freedom*, New York, Miller, Orton & Mulligan, 1855, p. 361-362.

2. *Ibid.*, p. 361.

locale, Douglass choisit de s'exprimer le 5 plutôt que le 4 juillet, une date qui ne doit rien au hasard. Les festivités du jour de l'Indépendance, affirme l'orateur devant un parterre de plusieurs centaines de personnes, sont une supercherie, un affront fait aux esclaves, tenus à l'écart des idéaux de liberté et d'égalité qui ont animé les Pères fondateurs et continuent d'être invoqués le 4 juillet. Douglass se place en dehors de la communauté nationale : « Ce 4 Juillet est le *vôtre*, et non le *mien*. Vous pouvez vous réjouir, quand *je* dois m'attrister¹. » Le discours, connu aux États-Unis sous le titre « What to the Slave Is the Fourth of July ? », est un feu d'artifice rhétorique : satire et ironie, parallélismes et personnifications, références bibliques et historiques viennent à l'appui d'une virulente condamnation du crime de l'esclavage, dont la nation tout entière est accusée d'être complice.

Bien que moins nombreuses, les femmes anciennement asservies font entendre leur propre voix au sein de ce chœur des esclaves. La personnalité singulière et le charisme de Sojourner Truth intriguent les foules qui viennent l'écouter ; comme Douglass, Truth publie un récit personnel et prononce de nombreux discours, dont le fameux « Et ne suis-je pas une femme ? » en 1851². Harriet Jacobs,

1. Frederick Douglass, *Liberté pour l'esclave*, *op. cit.*, p. 45.

2. Sojourner Truth, *L'Histoire de ma vie*, traduit par Françoise Bouillot, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2022 ; Sojourner Truth, *Et ne suis-je pas une femme ?*, traduit

quant à elle, reste en marge du circuit des conférences antiesclavagistes, mais elle publie en 1861 un récit autobiographique dans lequel elle lève le voile sur la situation de vulnérabilité des femmes réduites en esclavage, victimes de maîtres qui sont aussi des prédateurs sexuels. « L'esclavage est terrible pour les hommes mais pire encore pour les femmes, car elles connaissent des souffrances et des mortifications liées à leur sexe¹. » Paru à la veille de la guerre de Sécession, *Incidents dans la vie d'une jeune esclave* passe inaperçu et, comme la plupart des récits autobiographiques d'esclaves, est oublié pendant près d'un siècle, avant de refaire surface dans la seconde moitié du xx^e siècle. Les récits de Douglass et Jacobs sont aujourd'hui considérés comme deux textes incontournables du canon littéraire étatsunien. Ils constituent par ailleurs des sources indispensables pour les historiennes et historiens de l'esclavage².

par Françoise Bouillot, préface de Pap Ndiaye, Paris, Payot, 2021.

1. Harriet A. Jacobs, *Incidents dans la vie d'une jeune esclave*, traduit par Monique Benesvy, Paris, Viviane Hamy, 1992, p. 126.

2. Voir Claire Parfait, « Le récit d'esclave : une source pour l'histoire de l'esclavage ? », *Revue du Philanthrope*, n° 5, 2014, p. 17-28.